

Clôture de la journée du 6/10/2016

Stéphane Tessier

La relation de soin est, on l'a vu, une relation par essence interculturelle.

Entre soignant et soigné, entre individu et institution, entre statuts sociaux différents, entre langages différents, voire comme nous allons en débattre après demain à REGARDS entre psychismes différents. On a vu ce matin que la France est et a toujours été un carrefour des cultures, très éloignée des fantasmes délétères de « pureté », tout comme l'ensemble de l'humanité, à part peut-être quelques îles du Pacifique qui n'ont pas vu Neandertal féconder Sapiens sapiens.

Cette articulation de divergences sur les « façons d'être au monde et d'entrer en relation avec lui » comme j'aime à définir la culture, est ce qui fait du geste de soin un art et pas simplement une technique.

Pour autant, ces mêmes divergences engendrent aussi des malentendus, des exigences incomprises, des stigmatisations, des stéréotypes, bref peuvent gravement polluer la relation.

C'est là où la laïcité peut faire œuvre de pacification : devant tant de différences, n'en pas considérer une comme privilégiée, ne pas chercher à convaincre, être neutre et bienveillant. C'est ce qui permet de fixer un cadre juridique destiné à apaiser les esprits. Même si on peut considérer le juridisme comme une culture à part entière, soulignons que cette dernière représente le cadre commun partagé et accepté par tous. C'est le propre de l'Etat de droit.

Accepter la diversité de la société française n'est pas du tout rejeter l'obligation de l'universalisme du soin et de la bienveillance. C'est simplement adapter le soin aux besoins du patient.

Maintenant la situation française de ce début du 21^e siècle présente certaines caractéristiques inédites qui méritent d'être prises en compte.

Sur fond de mondialisation des échanges et transports, de constitutions de diasporas dont, face à nos patients, on méconnaît l'ampleur et l'envergure, nous n'avons toujours pas fait notre travail d'analyse de la période coloniale. Certes, nous ne sommes pas dans la situation américaine où semble-t-il être noir est déjà un délit susceptible de déclencher la gâchette mais nous n'avons pas collectivement suffisamment réfléchi aux héritages de cette période encore très vivaces dans nos imaginaires. Refoulés, ils se comportent comme tout refoulé, ils ressurgissent aux pires moments : le stress, la fatigue, le conflit... Inutile d'insister sur les violences aux urgences, sauf pour dire que la violence peut aussi être partagée, et si les violences physiques sont impardonnables, réfléchissons à certaines violences culturelles dans ces situations...

Lorsque des esprits chagrins parlent d'une assimilation qui aurait été autrefois plus facile (les polaks et les ritals d'alors apprécieront), et qu'une origine plus exotique des migrants actuels limiterait ce processus, ils omettent tout le cortège intériorisé de relations toxiques héritées de cette période coloniale. Domination, mépris, soumission, fascination auxquels se surajoute, et on ne le dit jamais, l'humiliation de venir chercher du travail chez l'ex colonisateur qu'on a réussi à bouter hors de chez soi.

Ce travail d'auto-analyse, c'est celui que nous proposons aux étudiants et ce n'est pas un travail facile. Même s'il est hors de question de se flageller pour ce qu'il s'est passé dont personne n'est aujourd'hui responsable, il est fondamental pour parvenir à assainir les relations de soin, d'identifier ce qui dans nos imaginaires fait encore « Banania ».

Remerciements :